

L'ENTR'ACTE LYONNAIS

JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant tous les Dimanches.

BUREAU

A LA

CONSERVATION DES AFFICHES

Rue de la Préfecture, 3

LYON

Écrire franco.

PRIX DE L'ABONNEMENT

POUR LYON

Six mois. 6 f. » c.

Trois mois. 5 50

1 fr. de plus par trimestre pour l'étranger

Les Abonnements se payent d'avance.

REVUE DES THÉÂTRES.

LYON, le 29 Septembre 1860.

GRAND-THÉÂTRE.

Les débuts en eux-mêmes sont une bonne chose, ils permettent au public de prendre une idée de l'artiste qui paraît devant lui; mais de là à le juger complètement, à l'apprécier, à savoir tout ce qu'il peut faire, la distance est grande, et ce serait un tort de croire connaître un comédien ou un chanteur après quelques auditions. — Ceci est pour nous une vérité incontestable, vérité qui sera reconnue par tous les gens impartiaux qui ont assisté aux dernières représentations du grand opéra. — *Guillaume Tell* et *Lucie* nous ramenaient MM. Bovier-Lapierre et Ismaël, et M^{lle} Camille de Maësen. Vous savez quel fut l'éclat de leurs premiers débuts; avec quelle science, quelle force, quelle expression, M. Bovier-Lapierre avait rempli ce rôle scabreux d'Arnold; quelle netteté et quelle ampleur, quel charme inexprimable avait déployés M. Ismaël, surtout dans la prière que Guillaume adresse au Ciel avant d'essayer son adresse sur la tête de son fils; — on vous avait dit aussi ce qu'était M^{lle} Camille de Maësen, quel talent déjà accompli et quelles brillantes promesses elle laissait entrevoir pour l'avenir. On eût pu sans doute, après une première épreuve aussi brillamment subie, s'imaginer que les uns et les autres avaient donné toute la mesure de leur talent. Eh bien! ceux qui, lundi, assistaient à la représentation de *Guillaume Tell*, ont pu se convaincre que le dernier mot n'avait pas été dit. Enthousiasme de bon aloi, bravos mille fois répétés, éloges sincères du public, tout a contribué à faire de cette soirée une représentation à part et un triomphe insigne pour notre premier ténor et notre baryton. — On y revoyait, après une absence de quelques jours, motivée par les suites d'une indisposition, M^{lle} Camille de Maësen, et les spectateurs, par leurs applaudissements, semblaient prendre à tâche de renouveler et confirmer l'adoption qu'ils avaient faite de cette artiste.

Lucie de Lammermoor n'a pas été, pour MM. Lapierre et Ismaël, et pour M^{lle} Léontine de Maësen, une moindre occasion de mériter à nouveau les faveurs de ce public qu'ils ont su rendre constant.

Arrivons maintenant à la représentation d'*Haydée*.

Cet opéra comique, qui n'avait pas figuré l'an passé au répertoire, et qui, presque dès le début de la campagne, a figuré sur l'affiche, a retrouvé la vogue d'une nouveauté. Poème et partition à part, pouvait-il en être autrement? Au nombre des interprètes de l'œuvre, n'avons-nous pas ces artistes que Paris nous envie et que naguère à prix d'or il voulait nous enlever? Nous avons bien souvent parlé avec éloge de M. Achard, plus d'une fois nous avons fait ressortir ses qualités éminentes, et croyant avoir tout dit, nous pensions que, heureux de rester égal à lui-même, il ne pourrait se surpasser; la soirée de mercredi dernier a été pour nous un éclatant démenti. — La cavatine du premier acte avait été dite avec ce charme et cette puissance dont nous parlions dans notre dernier numéro; mais à peine l'air de bravoure qui termine le second acte était-il achevé que l'enthousiasme n'a plus connu de bornes; on se fût cru en Italie, chez ce peuple expansif qui témoigne sa satisfaction par des procédés qui touchent au délire. M. Achard a été rappelé par la salle entière, et les honneurs de ce rappel ont été renouvelés à la fin de l'opéra, mais cette fois il les a partagés avec M^{lle} L. de Maësen, pour qui le rôle d'Haydée a été un des plus légitimes succès qu'elle ait jamais rencontrés.

N'oublions pas dans ce compte-rendu M. Filliol, dans le rôle de Malipieri, et M. Julien, qui a dit d'une manière remarquable la phrase: *Ainsi que vous, mon général*.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

Fêtons nos côtes! Quel dommage de ne pas pouvoir parler politique! J'aurais trouvé cent lignes à faire sur cette motion du parlement

anglais transformé en chansonnette au théâtre des Célestins; malheureusement les lois ne le permettent pas, et je perds là une belle occasion de poser ma candidature à la succession de M. Havin ou de M. Grandguillot.

M. Levassor, entre tous les types qui ont le don de fournir matière au rire, affectionne de préférence le type anglais. Nul mieux que lui ne sait copier les allures raides et gourmées, les manières empesées de nos excellents voisins. Quand il paraît en scène on croirait voir un indigène d'Outre-Manche, espèce d'automate à ressort se remuant tout d'une pièce et parlant avec cette voix de tété dont les Londonniens ont seuls le secret.

On remplirait des pages entières avec le titre seul des chansonnettes dont M. Levassor, à force de talent, sait faire de véritables vaudevilles. — La nomenclature serait plus longue encore si l'on voulait énumérer toutes les pièces nouvelles ou rajeunies qu'a jouées M. Levassor pendant son séjour. Jamais artiste en représentation ne se donna autant de mal, ne déploya plus de zèle pour varier l'affiche, aussi le public s'en montre-t-il reconnaissant et ne fait pas défaut à l'appel qui lui est adressé. Tous les soirs la salle est remplie jusque dans ses plus intimes profondeurs, et les Célestins ont détrôné ce fameux Pactole qui ne roulait que de vulgaires paillettes!

Il est peut-être injuste, quand un acteur de Paris vient en représentations de ne s'occuper que de lui, laissant dans l'ombre ceux qui lui donnent la réplique et aident à son succès; j'espère cependant que ces messieurs, ces dames surtout me pardonneront mon silence actuel, j'aurai plus tard l'occasion de revenir longuement sur leur mérite.

Lundi dernier, M. Didos a joué *le Roman d'un jeune Homme pauvre*; les qualités sérieusement dramatiques que cet artiste a révélées dans le rôle de Maxime lui ont valu de la part du public un accueil chaleureux. Déjà sous le point de vue M. Didos est apte à remplacer son devancier.

On annonce que prochainement il doit paraître dans *le Fils de Famille*. Cette pièce où le chant occupe une si large place, où l'homme du monde élégant, distingué de ton et de manières, joue un si grand rôle, nous montrera si M. Didos possède aussi les qualités qui font le jeune premier tel qu'on l'a toujours compris à Lyon, c'est-à-dire capable d'être aussi bien à l'aise dans le vaudeville chantant de Scribe que dans les fureurs du drame moderne.

Nous ne pouvons parler du *Roman d'un jeune Homme pauvre* sans adresser quelques mots de félicitations à M. Dorsay qui y a retrouvé son succès d'il y a deux ans, ainsi qu'à M^{lle} Lobry qui mettait toute son habileté, toute son intelligence de comédienne au service de ce rôle difficile de Marguerite qu'elle jouait pour la première fois.

N'oublions pas aussi de mentionner MM. Dupré, Bardou, Martin, Duriez, Lavigne, et M^{mes} Langlois, Demonehy et Adrienne, qui ont partagé avec les artistes nommés plus haut les applaudissements du public. B.F.

CAUSERIES.

Seyssel, Seyssel, criait à pleine voix un employé du chemin de fer de Genève. Je descendis, et avec moi trois messieurs : le premier d'un âge mur, d'un extérieur agréable, quoique grave ; le second d'une trentaine d'années, bonne mine et qui, souriant à un jeune homme d'environ vingt ans qui venait de s'élançer hors du convoi, dit en lui montrant les montagnes de Savoie : « Arrêtons-nous ici, l'aspect de ces montagnes, etc. »

Quoique chantées à demi-voix, ces paroles furent entendues par le monsieur sérieux, qui s'informa si le chanteur connaissait les environs et s'il pourrait lui indiquer le chemin le plus court pour arriver au pied des montagnes. Non-seulement je puis vous renseigner, lui répondit-il gracieusement, mais je vous servirai de Cicérone. Paul, ajouta-t-il en s'adressant à son jeune compagnon, à toi la boîte, à moi les pliants. Maintenant, Monsieur, si la compagnie de deux peintres ne vous effraie pas, partons, dans quelques minutes nous aurons atteint les bord du Fier, magnifique ruisseau qui serpente entre ces deux montagnes, et dont le lit est creusé dans les rochers à une profondeur d'au moins cinquante mètres au-dessus d'un chemin.... D'un étroit chemin, dit son ami Paul, mais son peu de largeur ne fait qu'augmenter le sentiment d'admiration que fait naître la vue de cette sauvage et pittoresque nature. Oh !

mais il me tarde d'arriver et de voir, et c'est moi qui maintenant vous dit : Partons !

Vous l'avouerez-vous ? je suis assez curieux de mon naturel, et ma curiosité me poussait à voir le Fier, mais y aller seul, il me faudrait chercher, demander, et je suis si paresseux ! Je me décidais à prier ces messieurs de m'accepter pour compagnon d'exploration, ce qu'ils firent avec empressement. Nous partîmes. Arrivés au pied de la montagne, à un endroit où le Fier s'élargissant dans un vaste bassin, se montre calme comme s'il se reposait de la lutte qu'il soutient contre ces rochers qui cent fois le brisent sans pouvoir le vaincre ou l'arrêter, notre guide nous dit, en nous montrant un petit pont fait avec quelques planches : A l'extrémité de ce pont nous trouverons mon petit chemin, et là vous pourrez vous reposer et admirer. Pour admirer, il fallait traverser ce pont ; il était si témérairement accroché contre le roc, il était si élevé au-dessus du Fier, il offrait à l'œil tant de légèreté que j'avais bien envie de retourner à Seyssel, mais j'entendis la voix de notre guide qui, de l'autre côté du pont, me dit : suivez-moi ; je le suivis. Nous atteignîmes bientôt le chemin tant désiré, et là un panorama grandiose se déroula devant nous. A notre droite s'élevait à une grande hauteur le rocher, dans les flancs duquel était creusé notre route ; à nos pieds grondait le Fier, à gauche....

Je regardais à gauche quand notre sérieux compagnon me frappa sur l'épaule, je me retournai ; auriez-vous, me dit-il, envie d'écrire vos impressions de voyage, hâtez-vous, car je pourrais vous devancer. C'est ce qu'a fait notre guide, répondis-je. Quand à la publication de mes impressions, je n'eus pas le temps d'achever, un cri vint frapper notre oreille, nous nous élançâmes en avant, c'était notre guide faisant avec ses deux pliants des moulinets variés dans le but de se débarrasser d'un essaim d'abeilles dont l'attitude n'avait rien de rassurant pour sa figure.

— Messieurs, nous dit-il, il existe sous nos pieds une maison que les gens de ce pays disent avoir servi de refuge à Mandrin, je voulais vous la faire connaître, mais en vous cherchant une place convenable, j'ai trouvé ce que je ne cherchais pas, une piqûre d'abeille.

Depuis quelques instants le ciel se chargeait de nuages, et bientôt une violente pluie vint nous forcer à abandonner cette excursion à peine commencée. — Nous reviendrons demain, disait le peintre. — Sans moi, lui dis-je, je pars pour

Lyon. — Moi pour la Suisse, dit mon monsieur sérieux, puis se tournant vers moi, vous partez pour Lyon ? aimez-vous l'opéra ? — Beaucoup. — Alors, allez-y, vous y verrez une troupe d'élite. — Je le sais bien. — C'est que je suis fort connaisseur. — Je le crois sans peine. — Allez entendre *Guillaume Tell*. — Pourquoi ? — Parce que vous y applaudirez avec plaisir tous les interprètes de ce bel opéra, tous jusqu'à Leuthold, oui, Monsieur, Leuthold, c'est cette année que j'ai vu pour la première fois un Leuthold vraiment artiste. Je le lui promis.

— Nous arrivâmes à Seyssel ; — un domestique en livrée qui paraissait attendre quelqu'un, s'avance à notre vue et dit en saluant mon interlocuteur : Les ordres de monsieur ont été exécutés. Partons, lui dit-il. — En ce moment la cloche de la gare appelait les voyageurs ; je saluai ces messieurs et m'éloignai quand le domestique en livrée vint me remettre une carte de son maître et me demander mon nom. — Mon nom ? On m'appelle

FRANCISQUE.

L'ORPHELIN DE PETIT-BOURG.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

III.

LA DEMI-CONFIDENCE.

— D'où viens-tu Romain ? commença Morriès en attaquant suivant son habitude le taureau par les cornes.

— De... Charenton, balbutia le jeune homme tout interdit devant ce brusque exorde.

— Bien ! Mets-toi dans la tête au moins que je ne cherche nullement à capter ta confiance et à surprendre ton secret ; mais...

— Mais ?

— Que vas-tu faire à Charenton ?

— Remplir un devoir sacré.

— Alors... ça ne regarde que toi... Ce devoir sacré ne porte-t-il ni crinoline, ni robe à six étages ?

— Pas que je sache.

— Allons, garçon, réponds droit devant toi. As-tu par-là quelque maîtresse exigeante?... Tu gagnes de quinze à vingt francs par jour et tu n'as pas l'air cossu. Romain, mon ami, que vas-tu faire chaque semaine à ce damné Charenton ?

— Mais, monsieur, je ne comprends pas bien...

— Tu ne comprends pas ? Je vais te faire comprendre. As-tu une maîtresse là bas ?

— Pourquoi ?

— Pourquoi... Pourquoi... Eh ! mon Dieu, parce que Sabine t'aime, voilà tout. Or, avant de

savoir si je dois en rire ou en pleurer, je veux connaître ce qui te conduit à Charenton. Comprends-tu maintenant ?

Romain baissa la tête.

Mais, scélérat, s'écria Morriès avec un rire fiévreux dans son emportement, c'est donc une princesse que tu caches sur les bords de la Marne !

Romain releva ses grands yeux humides sur les yeux de l'artiste, et répondit d'une voix émue :

— Je ne cache personne.

— Aucune femme ?

— Aucune.

— Et tu reçois aussi froidement la nouvelle que je t'ai dite ! Mais, monsieur le difficile, tu ne trouves peut-être pas Sabine assez jolie ?

— C'est l'idéal le plus parfait... et j'ai bien peur d'avoir pour elle l'amour le plus religieux, le plus inguérissable qui soit jamais entré au cœur d'un homme.

— Voyez-vous ça ! monsieur a peur ! monsieur descend peut-être de Sa Majesté Charlemagne par les femmes et il ne peut se mésallier ! Voyons, Romain, tu sais que je vais droit au but, qu'y a-t-il qui t'offusque dans Sabine ? Quelle perfection lui manque-t-il ? Un million ? Elle l'a dans son pinceau !...

— Il ne lui manque rien...

— Juge donc quel métier je fais avec toi ! Je t'avoue que ma fille est éprise de toi, et quand tu hésites à me répondre, je fais valoir ses qualités... je fais l'article, quoi !

— Ecoutez, répondit le jeune homme.

— Oh ! je ne demande pas mieux. Seulement, point de grandes phrases, point de précautions oratoires, de la franchise et de la netteté. Maintenant, parle, j'écoute !

— J'aime Sabine de toutes les puissances de mon âme...

— Tu l'as déjà dit,

— Mon bonheur serait d'être aimé d'elle.

— Cela est.

— Mais, patron, continua Romain, dont les lèvres tremblaient, je ne suis qu'un pauvre abandonné, sans famille...

— Tu auras celle de ta femme...

— Vous voulez donc mon secret ? fit le jeune homme en faisant sur lui-même un effort visible.

— Mais, non, garçon, seulement je tiens à savoir pourquoi tu refuses l'amour de ma fille.

Romain fit quelques tours dans l'atelier ; puis, venant se rasseoir en face de Morriès, il lui dit du ton d'un homme qui raconte une histoire.

Un jour, une pauvre femme d'Etampes reçut

de Paris un nourrisson dont les parents disparurent.. C'était déjà un grand malheur pour l'enfant, mais ce n'était encore que le premier. La bonne femme l'éleva sans récriminer, et sa tendresse sut trouver du pain pour deux, là où il n'y en avait que pour elle seule. Elle était dans le dénuement le plus absolu, mais l'enfant ne manqua jamais des choses nécessaires. Une année, — il pouvait avoir de huit à neuf ans, — la bonne femme mourut du choléra... C'était la foire de Saint-Michel, et l'orphelin, complètement abandonné, fut recueilli par une troupe de ces nombreux bateleurs qui fréquentent la ville à cette époque.

L'enfant revint à Paris, et pendant deux à trois mois, il partagea le bouge de ses nouveaux bienfaiteurs... Un enfant, monsieur, est une cire molle à laquelle on imprime toutes les formes... Celui dont je parle ne mangeait pas selon son appétit, il avait froid, il était battu... Alors on lui déclara qu'il mangerait à discrétion, qu'il serait bien vêtu, qu'il n'aurait plus froid, s'il était assez habile pour voler à la porte des magasins.

L'enfant refusa tout bas ; on le battit. Quand on l'eut bien battu, on le fit jeûner... si bien qu'un jour la pauvre créature se trouva sur les bancs de la police correctionnelle...

Ses bienfaiteurs avaient tous disparu... Je me trompe, ce jour-là, à l'audience se trouvait un homme qui tendit les bras pour recevoir le petit condamné...

Et il l'emmena à Petit-Bourg, une colonie où les tribunaux déversaient les petits voleurs, les petits vagabonds, tous ces enfants dégradés qu'on rendait à la société plus tard, quand on en avait fait des hommes...

Eh bien ! monsieur, ce petit voleur, c'est moi !

— Toi, mon brave enfant ! s'écria Morriès en laissant couler des larmes sur sa longue barbe grise.

Depuis quelques minutes, la porte qui ouvrait sur la chambre de Sabine avait brui, l'olive de la serrure avait fait un demi-tour ; mais ni Morriès ni Romain ne l'avaient remarqué.

Evidemment, il y avait à quelques pas des deux interlocuteurs une pauvre âme impatiente dont la jalousie avait fait place à la plus ineffable pitié...

Sabine était là, Sabine entendait !

Morriès allait reprendre la parole ; mais l'effort qu'il faisait pour comprimer ses larmes lui arrêta la voix dans le gosier...

Tout à coup, la porte de la chambre s'ouvrit, et Sabine, belle de ce sentiment d'angélique miséricorde d'une mère qui apporte le pardon à son enfant, parut sur le seuil.

Morriès se leva d'un bond, et courut vers elle en tendant les bras.

— Va-t-en, mon enfant, laisse-nous ! Tu ne dois rien savoir maintenant... va !

— Mais tu pleures, cher père ! s'écria la jeune fille en pleurant elle-même et en passant ses bras autour du cou de son père...

— Mais non, mais non... Va, mon enfant, il t'aime, lui aussi !

Sabine rentra chez elle après avoir enveloppé Romain d'un regard de chaude tendresse.

Morriès s'essuya les yeux du revers de la main, et vint se rasseoir en face du jeune artiste.

— Pauvre ami, dit-il, comme tu as souffert déjà !

— Je n'ai pas souffert à Petit-Bourg. Là-bas on m'a montré le chemin qui devait me ramener au bien, et ce chemin, je l'ai parcouru gaiement.

— Depuis, monsieur, j'ai éprouvé la seule peine que je n'avais pas pu prévoir. Les mandataires de la Providence, qui ont rendu par milliers des hommes honnêtes à la société, ont été forcés de rendre à Dieu la procuration qu'ils en avaient reçue pour accomplir leur grand œuvre, et ils ont quitté Petit-Bourg l'âme en deuil et des larmes plein le cœur... J'ai visité l'asile où l'on m'a fait homme, et j'ai vu l'herbe qui croissait déjà devant la grille... Oh ! j'ai pleuré aussi, moi !

— Maintenant, interrompit Morriès, tu peux aller et venir à ta guise sans éveiller de soupçons injurieux. Tu n'étais qu'un artiste, tu es maintenant un grand cœur pour moi ; tu n'étais que mon ami, tu deviens mon fils !

— Même à présent que vous savez ?

— Surtout depuis que je sais !

— Ah ! fit Romain, d'une voix qui lui monta de la poitrine comme une tempête, votre bonne amitié ne me rendra pas meilleur, car mes pères de Petit-Bourg m'ont fait ce que je resterai ; mais vous me prouvez que l'œuvre de la Providence se perpétue... Les portes du grand asile viennent de se fermer là-bas... et vous m'ouvrez votre cœur... merci, mon père !

— Sabine ! Sabine ! appela Morriès en passant de nouveau sur ses yeux le revers de sa large main.

Sabine entra.

— Il t'aime comme un fou, ce brave enfant ! dit le vieux peintre, et il n'a point de secret.

— Du moins il n'en a plus, répondit la jeune fille, car j'ai tout entendu.

— Et ? fit Romain tremblant.

— Et je suis fier de vous tendre la main, mon grand artiste...

Romain s'agenouilla pour baiser pieusement la blanche main qu'on lui tendait.

IV.

LE PREMIER BILLET DE MILLE.

Pendant un mois qui s'écoula rapidement comme toutes les périodes heureuses, Sabine vécut dans le ravissement. La plénitude de son bonheur avait fait taire ses impatiences et n'avait point laissé place au soupçon. Que Romain s'absentât plus souvent ou rentrât plus tard le dimanche, elle n'en souffrait plus : son amour lui suffisait presque, Romain lui appartenait désormais sans partage, et elle s'habitua dans le secret de ses tendresses aux soumissions aveugles de la femme aimante. Elle mettait une sorte de pieuse coquetterie à lui laisser le plus de liberté possible, et si parfois Morriès se permettait une remarque et trouvait que l'amoureux aimait un peu trop le *sirop de la rue*, Sabine le défendait avec une chaleur admirable et répondait que l'amour, comme les oiseaux, devait garder ses ailes.

Le père et la fille, dans les hontes qui avaient plané sur l'enfance de Romain, avaient trouvé plutôt un nouveau motif d'intérêt qu'un empêchement au mariage projeté. De la part de Sabine, cela va sans dire : elle aimait. L'amour ne connaît ni les obstacles, ni les arrière-pensées. Il a la merveilleuse puissance de draper dans le manteau de pourpre l'objet aimé ; il ne pardonne pas, il transforme. Le printemps ne fait-il pas épanouir les fleurs sur le fumier ?

Dans le cas présent, Sabine n'avait pas autant à faire ; le noble jeune homme était digne de son amour.

Quant à Morriès, l'insouciance avec laquelle il revenait sur l'enfance de Romain pouvait paraître invraisemblable. Mais quelle est la famille qui n'a pas sa tache ? Morriès avait appris depuis six mois qu'un sien neveu, à peu près dans le même cas que Romain, avait comparu sur les banes de la police correctionnelle, et, quand il avait été pour réclamer le petit vagabond, on lui avait répondu qu'il était trop tard : une âme compatissante, un brave cœur d'ouvrier, s'était chargé du sort de l'enfant.

HIPPOLYTE LANGLOIS.

(La suite au prochain numéro.)

VOGUE DE PERRACHE.

La vogue de Perrache, que le séjour à Lyon de LL. MM. II. avait fait retarder, a eu lieu di-

manche dernier et sera continuée les dimanche et lundi 30 septembre et 1^{er} octobre.

Comme toujours, cette fête avait attiré sur le cours Napoléon une grande affluence, et les nombreux entrepreneurs de jeux et de spectacles forains ont eu lieu d'être contents de leurs recettes.

Il y a longtemps que la fête de Perrache n'avait offert autant de récréations. Nous ne parlerons pas ici des chemins de fer, des chars tournants, des carrousels, etc. Nous ne mentionnerons pas tous les spectacles où, pour une modique somme, vous pouvez voir les luttes athlétiques ou de brillantes passes d'armes exécutées par une rivale de M. Gacher ; mais nous ne pouvons nous empêcher de vous inviter à aller visiter la magnifique Ménagerie des Indes. Si vous frémissiez aux exercices que MM. Piannet frères exécutent avec leurs terribles pensionnaires, parmi lesquels cinq beaux lions du Sahara, vous pourrez rire des farces et gambades continuels qu'exécute, en lui servant son repas, le petit domestique de S. A. indienne l'éléphant.

En sortant de chez MM. Piannet, vous ferez bien d'entrer aussi au spectacle mécanique qui n'en est éloigné que de quelques pas. Nous aurions bien envie de vous donner quelques détails sur les merveilles de mécanisme que l'on y expose ; mais nous préférons vous en laisser la surprise, bien convaincus que, si la curiosité vous attire à la vogue de Perrache, votre amour-propre de Français vous poussera à aller applaudir la prise de Solferino et bien d'autres faits d'armes de notre histoire contemporaine. F. B.

MÉLANGES.

**

On sait qu'en Turquie l'homme qui veut se marier ne connaît la femme qu'il épouse que lorsqu'elle a été introduite chez lui.

Un Turc à qui l'on amenait sa femme, souleva le voile et la trouva fort laide, mais comme la dot était ronde, il garda la femme.

Quelques jours après la noce, celle-ci lui dit :

— Ame de ma vie, comme vous avez de nombreux parents, désignez-moi ceux devant lesquels vous voulez que j'ôte mon voile.

— Mon cœur, répondit le galant époux, pourvu que vous conserviez votre voile devant moi, peu m'importe à qui vous montrerez votre visage.

**

Un avocat qui ne croit pas aux revenants et aux sortilèges, se trouvait, pendant les vacances,

avec un habitant d'une commune où la foi aux loups-garous est en pleine ferveur. Le villageois soutenait que chaque soir le loup-garou parcourait la campagne tantôt sous une forme, tantôt sous une autre. L'avocat, hasardant un geste d'incrédulité :

— Mais, monsieur, lui dit le paysan, mais je l'ai vu avant-hier, vu, de mes propres yeux vu, même que j'en ai eu une frayeur terrible.

— Et sous quelle forme s'est-il présenté à vos regards ?

— Sous celle d'un âne.

— Vous avez eu peur de votre ombre.

**

Le journal anglais *Atlas* raconte, sous le titre : *Une nouvelle source de bonheur*, le fait suivant :

Voici la copie littérale d'une lettre adressée, il y a quelques jours, par un clerc d'avocat à son patron, dans le comté de Waterford :

« Monsieur,

« Je suis heureux de vous informer que, près de la ville où je me trouve, trois assassinats ont été commis. Je vous annonce en outre que, par suite de cette favorable circonstance, votre présence sera requise pour défendre les deux accusés à la prochaine session.

« J'ai l'honneur, etc. »

**

Le *Journal of Education*, de l'Ohio, annonce que dans une des écoles de cet Etat, composée de trente-cinq élèves des deux sexes, il existe neuf petits garçons qui chiquent et cinq jeunes filles qui fument. Nous comprenons parfaitement l'exclamation douloureuse qu'arrache à notre confrère ce simple fait de statistique : «... Passe encore pour les *chiqueurs*, dit-il, mais en ce qui touche les *fumeuses*, c'est à se croire en réalité aux îles Sandwich. »

**

— Jean, où est la pelle ? — Avec la pioche, maître.

— Où est la pioche ? — Avec la pelle.

— Imbécile, où sont la pelle et la pioche ? — Vrai Dieu ! comme vous avez l'oreille dure ce matin... Elles sont toutes deux ensemble.

POUR TOUTS LES ARTICLES NON SIGNÉS,

Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSY,
Rue Mercière, 92.